

roman Samedi 2 octobre 2010

## Alice Kahn à travers le miroir

Isabelle Rüf

Un délicieux premier roman qui joue avec grâce et légèreté sur le flou identitaire

Alice Kahn est assise toute seule (elle l'est souvent) à la terrasse du Libre Echange, quand un jeune homme lui demande si elle est cette Anna avec laquelle il a rendez-vous. Pourquoi pas? Le corps d'Alice «s'est formé par petites parcelles de terrains invisibles». Autant être cette Anna: «Ce n'est pas moi qu'on abandonnera, c'est elle», se rassure Alice. Etre une autre, ce n'est pas très difficile quand on se perçoit comme une forme vide. Et William est un artiste, il n'aime rien tant que parler de lui, de son travail, de la médiocrité des autres, du manque de reconnaissance. Alice/Anna lui tend un miroir aimable: «Tu n'es jamais là où on t'attend.» Voilà qui flatte à coup sûr.

«Je crois bien que l'on m'a posée là un jour dans un coin de ma chambre, et qu'on a refermé la porte. Et puis je me suis relevée. J'ai passé la tête par la fenêtre. Toute la tête.» Le vertige d'Alice devant les rues de Paris ressemble à l'émerveillement de la jolie poupée gonflable qui s'éveille dans le film japonais Air Doll. Pour exister, elle dépose des traces de sa présence. Au Musée de la vie romantique, elle introduit un petit portrait anonyme qui s'intègre à l'ensemble. Plus tard, deux clous plantés en douce au mur d'une galerie, et hop, voilà la photo d'Anna parmi celles d'un artiste américain. Alice achète pour 2000 euros l'œuvre qu'elle vient d'introduire. C'est un peu cher, mais elle saura faire monter la cote du photographe et revendra Anna avec profit, enfin débarrassée de sa rivale. Mine de rien, Pauline Klein

jette un regard amusé sur les discours autour de l'art contemporain.

Anna est arrivée dans la vie de William parce qu'elle avait été «mise en copie». Alice est une copie d'Anna. Alice Kahn, Pauline Klein, on pourrait aussi bien permuter leurs noms. A la fin, fatiguée de ce jeu de miroirs, Alice enfle un costume invisible. Sa démarche rappelle celle de Sophie Calle, en plus léger. Mais non sans mélancolie: le livre est dédié «à l'aide». Et la quatrième de couverture dit simplement: «Qu'est-ce qu'on y peut.» Ce n'est pas une question. Un premier roman plein de grâce, de drôlerie, mené avec habileté, plein de promesses légères.